

SALIM  
BARAKAT

# Syrie

## et autres poèmes

Anthologie poétique établie par l'auteur  
et traduite de l'arabe (Syrie) par Antoine Jockey

Sindbad  
*ACTES SUD*

## SYRIE ET AUTRES POÈMES

Dans la poésie contemporaine de langue arabe, le Kurde syrien Salim Barakat occupe une place à part depuis la parution en 1973 de son premier recueil, *Tout venant clamera en ma faveur et tout partant aussi*. Par la richesse exceptionnelle de son vocabulaire, ses fougueuses sonorités et la luxuriance de ses images, empruntées aux rudes paysages de son village natal, à sa flore et sa faune, il a construit une œuvre poétique qui compte pas moins de vingt titres, et qui rivalise en originalité avec son imposante œuvre romanesque. Cette petite anthologie, composée par le poète lui-même et puisée notamment dans ses derniers recueils, se propose d'offrir pour la première fois aux lecteurs français et francophones une idée de cette foisonnante production. Elle décline autant que possible en peu de pages la gamme de ses thèmes et de ses procédés d'écriture en une traduction française qui constituait un pari fort difficile à tenir et qu'Antoine Jockey a relevé avec brio.

# SALIM BARAKAT

*Salim Barakat est né en 1951 à Qamishli, au nord de la Syrie, dans une famille kurde. Il s'installe en 1971 à Beyrouth, où il milite dans les rangs de la résistance palestinienne. Secrétaire de rédaction de la revue Al-Karmel, il quitte Beyrouth en 1982 pour s'établir à Chypre, puis en Suède, où il vit actuellement. Il a publié de nombreux romans, dont, chez Actes Sud, Le Criquet de fer (1993), Sonne du cor ! (1995), Les Seigneurs de la nuit (1999), Les Grottes de Haydrahodahus (2008) et Les Plumes (2012).*

## DU MÊME AUTEUR

*LE CRIQUET DE FER*, Actes Sud, 1993 ; Babel n° 1101.

*SONNE DU COR !*, Actes Sud, 1995.

*LES SEIGNEURS DE LA NUIT*, Actes Sud, 1999.

*LES GROTTES DE HAYDRAHODAHUS*, Actes Sud, 2008.

*LES PLUMES*, Actes Sud, 2012.

Sindbad  
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Ce livre est une anthologie de plusieurs poèmes  
extraits de différents recueils

© Salim Barakat, 2017

© ACTES SUD, 2017  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-07985-7

SALIM BARAKAT

Syrie

et autres poèmes

*Anthologie poétique établie par l'auteur  
et traduite de l'arabe (Syrie)  
par Antoine Jockey*

Sindbad  
ACTES SUD

*Au seuil de cette anthologie, le traducteur tient à remercier Anne-Marie Bence pour ses corrections et conseils judicieux.*

SYRIE, *EXTRAITS*  
(2015)

Nulle santé ne me renvoie à ce que je fus.  
Ni la fidélité de la montagne, ni mon grand-père,  
Ni mes frères les chemins étroits,  
Ni mes sœurs les pierres polies dans les lits des rivières.  
Nulle aube ne me renvoie à ce que je fus.

Nulle défaite ou victoire,  
Nul chemin ne me renvoie à ce que je fus.  
Les bons pères,  
Les bons amants,  
Les bons tueurs,  
Les bons morts, ceux-là dont la mort ne cesse de prêcher leurs prophéties  
dans son royaume, ne me renvoient à ce que je fus.  
Le céleste et ses filles qui veillent sur leurs propres tambours,  
Les maîtres à bord du délaissé,  
Les marins des grandes dunes, ne me renvoient à ce que je fus.  
Les milliers d'années qu'il a fallu à l'homme pour savoir que l'orange est une  
couleur et non une orange,  
Que les doutes sont des loups pour l'évanescence, indécise dans son serment  
d'évanouissement,  
Et pour l'impiété noble dans sa foi en cet arbre dont je suis l'ombre, ne me  
renvoient à ce que je fus.  
La mort simple dans les grands moments,  
Ou confuse et complexe dans les moments ordinaires, ne me renvoie à ce que  
je fus.  
Les tyrans qui torturent la montagne dans sa certitude d'être la plus haute,  
Les cruels, bons telle une sauce exquise,  
Ne me renvoient à ce que je fus.  
Et lorsque toutes les mères nous noient dans la mer déchaînée des religions,  
Aucune d'entre elles ne me renvoie à ce que je fus.  
Personne

Ne me renvoie  
À ce que je fus.



Chaussé

Ou pieds nus, le carnage traverse de la plaine vers la montagne. Non. Ne relève pas mon cœur, ô pays. Ne lui accorde pas un dernier regard sur ce qui ne reviendra pas. Il est probable que je ne puisse plus percevoir la lourdeur ni la légèreté. Les mains sont de l'air. Les cœurs, aussi. Et les hommes migrent vers la justice de la monstruosité.

Nulle mer là-bas.

Nulle plaine ici.

Nulle plaine là-bas.

Nulle montagne ici.

Nulle montagne là-bas :

Pays qui ferme le livre sur ses longues lignes.

Dorénavant les morts ne se relèveront plus pour une mission. C'est la moisson des labyrinthes, et l'ameublement des vents pour un long séjour. Lunes de pacotille dans les souks. Morts aux marchandises exposées sur les bancs du crépuscule. Les pratiques des morts et leurs lois organisent la mort à l'image des pays mortels. Les tombes sont monnaie d'échange, et l'aubergine est stupéfaite de la blancheur des dents de l'apeuré, ô pays.

Lapsus sur le bout de ma langue.

Lapsus provenant de la langue de l'eau. Ou entends-je le vrai dans l'écroulement des lieux sur leurs noms ? L'écume envahit mes poumons. Prends les lapsus des langues de la guerre, empreints d'une poésie lasse à la scansion hurlante. Prends la guerre somnolente en longueur. Prends la main du courageux affligé par la tyrannie de son arme,

Ô

Pays.

Prends les tribus barbares,

Les victoires du malheur sont des lapsus sur les langues de la captivité éloquente.

Prends ça de moi : le ciel est dissout. Nul dieu

Excepté

Les dieux

Du cri.

Sincère est  
Le serment de l'absurde.  
Sincère est  
Le serment du problème.  
Sincère est  
Le serment de la peur.  
Sincère est  
Le serment des décombres.  
Sincère est  
Le serment du viol et du meurtre.  
Sincère est  
Le serment du pillage.  
Sincère est  
Le serment de la crevasse.  
Sincère est  
Le serment de l'arrogance.  
Sincère est  
Le serment de l'égorgement.  
Sincère est  
Le serment de la brûlure  
Avant le carnage,  
Et après.  
Sincère est  
Le serment de la déception.  
Sincère est  
Le serment de la haine.  
Sincère est  
Le serment de la perte.  
Sincère est  
Le serment du sacrilège.  
Sincère est

Le serment de la duperie.  
Sincère est  
Le serment de la monstruosité.  
Sincère est  
Le serment de la cendre.  
Et tel le mensonge est sincère  
Dans son serment,  
Sincères sont les envahisseurs,  
Ô pays.

Les meurtriers, sommeil dans la perle suspendue au cou de l'éternelle  
chanson. Les meurtriers, haine découlant de la dévoration de l'Histoire par  
l'Histoire. Les meurtriers, écoute dérobée au murmure de l'air dans les  
poumons ; le matin, ils avalent les vies en petit-déjeuner. Les meurtriers sont

Heureux

De voir

Leurs noms

Sauvés

Dans l'effondrement des nations, ô pays.

Il est facile et insignifiant de blâmer les décombres qui s'entêtent dans leur vérification.

Il est insignifiant de blâmer la prise des villages par d'autres villages, des fleuves par d'autres fleuves ;

Les temps anciens si prolixes.

Il est insignifiant de blâmer l'étreinte avant le carnage,

Pendant le carnage,

Et après.

Étreinte sans trace d'étreinte ; prière à la fatalité bourdonnante. Étreinte avant l'inclination de l'épi, et après. Étreinte avant que l'absurde ne rejette sa lecture dans les Livres, et après. Nul blâme significatif. Les pays qui se ressemblent sont des fardeaux sur les dos des rocs<sup>1</sup>, ô pays. L'aube

Une gifle

Quotidienne,

Le soir

Un coup de pied. Les nouvelles sabreuses

Se talonnent,

Et les têtes s'entassent dans une profusion de sang, ô pays parcimonieux sauf pour verser le sang.

Nul

Blâme

Significatif : les morts

Improvisent

Leur deuxième mort.

Nul

Blâme

Significatif à la terreur maladroite dans la description, affligée de voir que les tribus ne se contentent pas de voler ses éléphants. Facile et insignifiant de te blâmer, toi, pays, que l'on se partage en cendres.

[1](#) Oiseaux fabuleux.

Les ponts batifolent,  
Et les colonnes s'amuse avec d'autres colonnes, ô  
Pays.

Une arrivée languissante,  
Et un départ effrayant. La perte est compensée par la perte,  
Et la plaie par une autre savoureuse.

Dédommagement des mères par des paniers regorgeant de la chair de leurs  
fils,

Et pour leur exil, les âmes sont dédommagées par des tambours. Douleurs  
Que l'on grimpe  
Tel un escalier,  
Et sanglot mordant le coing dans la main de l'air.



Du néant

Dans l'action

D'abrégé :

Pas abrégés,

Baisers abrégés,

Pays abrégés,

Tout comme la traversée des citadelles des dieux aux abattoirs.

Le ciel est pris dans ses propres filets, et les nuages, des cris de détresse, ô pays. Sûrs sont les chemins vers toi. Sûrs sont tous les chemins vers toi.

Chemins de fatigue,

Chemins de déceptions,

Chemins de plaies,

Chemins de boucheries,

Chemins d'exils,

Chemins de tuerie.

Sûrs sont les chemins des envahissss

sssssss

sssssss

sssssss

sssssss

ssssssseurs vers toi.

Sûrs

Sont

Les chemins

De la mort,

Ô pays.

Honte insondable.

Tuerie insondable.

Chaîne insondable.

Rupture insondable.

Offrandes au désir insondable.

Fer insondable.

Idole insondable.

Clarté insondable.

Promenade dans l'incendie, insondable.

Plaiiiiinte insondable.

Et la fin ? La voici :

Les restes

D'un palais,

Et des envahisseurs

Gardiens.

Les voici les seaux des âmes montés des puits à l'aide des cordes de l'incendie. Et moi ? Me voici – il me suffit d'un saut de la barbarie du fils à la barbarie du père, depuis l'absence de preuve de l'existence du ciel. De l'existence d'une échelle vers lui, ou d'une descente par une autre échelle vers l'homme. Depuis

L'absence

D'un dieu

En colère. Depuis que le serment du viol

Et du meurtre est sincère,

Comme celui de la boucherie

De la terreur

De l'incendie

De la cendre

Depuis que les envahisseurs sont aussi sincères

Que le serment de la monstruosité.

LE TORRENT, *EXTRAITS*  
(2011)

Dorénavant

Ne

Gardez

Nul miroir.

Ne gardez pas le ciel comme des gants dans vos mains. Vous avez atteint l'âge de mercredi. Cela agace le samedi, qui se méfie de l'appel des oranges. Ombragez vos yeux derrière de petits éventails pour voir les aïeux atteindre l'âge de mercredi, comme vous, venant de chemins intacts qui ne mènent nulle part. Gratuites sont leurs querelles en chemin, et sur leurs épaules la cendre du volcan. Ils se sont partagé la lie du vin de l'hiver avant le sommeil, et avec la manche de leur veste, ils ont essuyé la goutte de gloire avant qu'elle ne tombe de la bouche des mots. Peut-être leur a-t-on donné, comme à vous, des éventails avec lesquels ils ombragent leur imaginaire le mercredi, à midi, pour vous voir, depuis qu'ils savent qu'il n'est plus possible pour un imaginaire de leur faire confiance pendant les jours qui tremblent d'avoir atteint l'âge de mercredi.

Vous vous habituerez à voir vos enfants  
Que vous n'avez pas encore mis au monde  
Partir à l'école sans cartable.

Vous vous habituerez à écrire des lettres à de fausses adresses – les vôtres.

Vous vous habituerez à ouvrir les fenêtres sur vos visages de l'autre côté.

Vous vous habituerez à mentir lorsque tous les autres inventent leurs mensonges.

Vous vous habituerez à être brisées par des mains incapables d'une telle action, car vous parlez comme toute femme,

Vous bougez comme toute femme,

Vous sommeillez comme toute femme,

Vous mordez la paroi de vos verres comme toute femme,

Et vous vous masquez par le bleu coccinelle et le blanc renard, comme toute femme.

Nul cœur ne comprend cela, alors

Dorénavant

Ne cachez pas

Un miroir

Dans

Vos regards

Fugaces.

Cachez le fugace pour que, par lui, vous encercliez l'éternel dans les miroirs

Que

Dorénavant

Vous

Ne

Gardez

Plus.

Vous seriez tuées si jamais vous vous réunissiez dans un baiser,

Dans une étreinte,

Dans un frisson,

Ou dans un dévouement.

Quittez les fêtes qui rappellent les gémissements de la prostituée sous les déçus. Soyez l'éclat du raisin dans la main, l'obscurité de la cerise dans la bouche. Des épaulettes de vos grands manteaux, secouez la moitié broyée de la lune de demain. Tout le conte est ainsi : un retour vers le mauvais endroit.

Un esprit. Peut-être. Mais

Nul

Esprit

Ne ressemble

Au riz

Cuisiné

Au beurre,

Alors ne gardez pas un or qui se mord la langue, jaloux de l'esprit

Qui ne ressemble pas

Au riz

Cuisiné

Au beurre.

Respirez profondément comme les femmes respirent.

Le soir, découpez-le en fines lamelles assaisonnées aux agarics, comme font les femmes.

Préparez une omelette pour le petit-déjeuner pendant que les amoureuses chantonnet, comme font les femmes.

Avant de dormir, domptez votre chevelure hostile, féroce, comme font les femmes.

Et comme font les femmes, pardonnez à une mort qui ne se pardonnera pas l'indulgence dont elle a fait preuve dans son choix. Pardonnez-lui le fait qu'elle n'a jamais été en forme.

Et qu'elle soit sage la turbulence que vous avez conçue : il est difficile de ramener à leur place les cœurs trahis.



Comptez-vous l'ultime avec des gouttes de la bière du printemps ? L'or est satisfait de vous. Tout comme le commencement qui annonce la fin, et le bourgeon en feu parmi les boutons de campanule. Vous comptez les baisers volés que vous avez cachés sous l'oreiller, et du ciel vous parlez avec la langue empruntée aux fontaines des jardins publics. Vous avez menti au poivre. Vous avez menti à la cannelle depuis que vous avez cru être son imaginaire réparti des deux côtés de tout imaginaire. Votre beauté se balance en vous écoutant. Votre été est plié entre vos vêtements que l'hiver soigneux a pris soin de plier, et vos cœurs

Vous disent

Que

C'est

La plaie

Qui a

Raison,

Pas vous.

Les neiges arrivent.

Les trois montagnes des profondeurs déboutonnent leurs manteaux de pierre dans les hauteurs ouvertes sur l'horizon du rocailleux.

Les oiseaux à longue queue soyeuse arrivent en premier aux rives de vos lacs, ici.

Les guerriers arrivent avec leur vaisselle en cuivre, les chaînes de leurs otages, morts de fatigue en cheminant vers vos lacs.

Les maîtres de la noyade arrivent.

Les petites chansons de l'immortalité,

Les graines de blé gardées dans un imaginaire vert,

Le simple indisposé,

Les désirs en graines de maïs, tout est là.

Les morts fidèles à leur trépas, aux os, arrivent. Les valises arrivent ouvertes à l'embouchure du torrent.

Vous n'appellez pas une chose deux fois par le même nom, mais les choses arrivent complètes ou incomplètes dans les noms ; elles arrivent avec la complétude de leurs noms.

Le remerciement que l'on ne peut reporter arrive,

Avec les baisers que l'on peut reporter.

Arrivent aussi la déception attendue

Et la clarté inattendue.

Comme toute femme, parlez d'une lune en coton imbibé de la salive du ciel.  
Comme toute femme, parlez des mamelles mielleuses, des chemins qui rattachent d'autres chemins à leur harem.  
Comme toute femme, parlez de ce qui ne sera pas tranché par la blancheur de la perle dans le collier.  
Comme toute femme, parlez des épanchements des verrous, des outils de la nuit et de ses machines – machines de l'oubli.  
Parlez de lettres qui font du tort à leurs voisines les lettres ;  
De la mise à mort des nuages ;  
De la servilité du verre ;  
Des cris annuels ;  
De la prudence de l'écume et du choix du galet ;  
De la grandeur entassée dans des caisses ;  
D'une place-pioche qui creuse dans la braise pour une autre place ;  
Des photos aveugles ;  
Des noix qui rampent et du chagrin aimant ;  
Des pendentifs saignants ;  
De jours crus telle la colère ;  
De tigres aux enchères ;  
Du tablier orange de l'inconnu ;  
Des guerres qui concèdent leurs filles pacifiquement à d'autres guerres ;  
De ceux qui lisent dans les petits os ;  
Du matin qui tombe de vos lits chaque matin ;  
Des enfants de l'écume et du harem des nuages ;  
De l'austérité, mère des balcons étroits ;  
De Saturne qui élève l'obscurité dans les fermes ;  
Du dogme des filets ;  
De la misère qui instruit les enfants de la vérité et leurs frères ;  
De la désobéissance déclarée dans l'enceinte des moulins ;  
Du printemps nu ;  
De la chemise de l'été prise dans une clôture de barbelés ;

De fissures dans les os. Parlez des puits, vos cris. Tout est avec vous jusqu'à la perte de tout. Pertes plaisantes. Gains douloureux. Vos baisers, confirmez-les en pactes : nul baiser n'est le même deux fois. Chaque fois est une unique fois. Chaque tout est compté tel un bourdonnement de moustiques. Vous ne parlerez que comme les femmes parlent. Mais

Ne gardez

Nul

Miroir.

C'est la vie  
Un maquillage  
Sans  
Miroir  
Un rasage  
Sans  
Miroir  
Une traversée  
Furtive  
De la forêt  
Dans  
L'imaginaire  
Des faucons. Et les faucons arrivent.

Vous avez tardé  
Tel un lundi  
Qui compte  
Dans  
Sa longueur  
Malveillante  
Les échecs  
De mardi.

Une ombre  
Affamée  
L'ombre  
De l'arbre  
Nu.

Ne vous attardez pas dans le regret : les détroits

Suivent

Les navires

Jusqu'à

La fin.



C'est une trahison  
Que  
Toute beauté  
Ne finisse  
En tuerie.

LE PEUPLE DE TROIS HEURES DU MATIN  
DU TROISIÈME JEUDI, *EXTRAITS*  
(2007)

Ils ne s'arrêteront pas ici.

Ils ne s'arrêteront nulle part.

Nombreuses sont leurs calèches. En quantité la graisse, fondue, qu'ils ont versée dans la musette de Dieu.

Sur le sable, ils ont achevé le tissage du troisième ciel avec ce qu'il suffit de fils pour le châle d'un seul destin, modérant leur art avec le cinabre de leur certitude, modérant leur tissage avec l'attention que porte la fin pour son héritage.

Avec des souliers d'eau, ils parcourent les sentiers tels des tigres à l'aube de la création. Sous les grappes en pierre du ciel, ils affrontent les détroits dans la mer de *Hilacritothnis* – mer des refuges cachés. Ils sont détenus dans la vaste lumière – offrande de l'ennui vivifiant. Porteurs d'isthmes. Avec des lèvres d'élus, ils embrassent chaque voile en implorant Dieu, leur interlocuteur, de guider la lame solaire vers la gazelle des femmes abandonnées.

Ils rassemblent les détroits comme on rassemble des œufs de pigeon.  
Ils rassemblent la mer en fourrures et les destins en granges remplies de  
graines d'acacia.

Nul ciel au-dessus d'eux,  
Et les hauteurs, épluchées, sont broyées dans l'huile de sésame où ils  
tremperont la miette de l'éternel avant de la manger.

Sur les pas des créatures ils ramassent les amandes de l'interdit, et réunissent l'égarement des guerres qui distribuent leurs bavardages aux élus.

Avec leurs poumons, ils pourraient s'appuyer sur la cinquième dent de la fourche des grands nuages, ou avec leur foie :

Une douleur les atteint comme une trêve,

Et comme un hurlement, un cerveau les barbouille de crème.

À chaque ressac de la mer, ils lavent les limites du couchant des déchets du levant.

Nul cheval ne conduit leur voiture. Ni taureau. Nul esclave de la terre des royaumes gaspillés dans le désert de *Lokhin*. Nulle science ne leur sert pour poursuivre l'éternité perdue :

D'innombrables meules, au carburant mercureux, remplissent leurs carrioles de farine. Des jarres débordant de cire. Des sacs de peau débordant de miel qu'ils obtiennent des ruchers de ceux égarés dans les interstices. Et le sel leur envoie des gens qui viennent des marais.

Ils ne s'approchent pas d'une éternité.

Ils ne s'éloignent pas d'une éternité, depuis qu'ils ont fortifié leurs tranchées avec les dilemmes des mots.

Chaque fois qu'ils ôtent un masque ils le jettent à une nouvelle foule dans le sillon, qui le porte d'un sang à un autre. Et avec des signes du feu sous leurs marmites, ils s'assurent de la fidélité du destin mûr comme les châtaignes sur les braises, des dessins de la résurrection et des inscriptions gravées – impasses du sucre dans le miel de l'homme.

Dans leurs cheminées, du néant de bois, car ils se réchauffent à la lumière qui tombe en gel sur les illuminations de la nuit – leur premier lit.

Ils trébuchent sur le bas de leur manteau en grimpant les marches embrasées vers les sens, s'excusant de l'ambiguïté de leur imaginaire dans l'obscurité lucide : "Ô lucide, levier, la confiance est pure", disent-ils, alors qu'ils trébuchent sur les volontés qui s'accrochent, en implorant, au bas de leur manteau. Ils ont fait pleurer la peur en grimpant les marches embrasées vers l'argile, leur mère. Ils ont fait pleurer le regret. Ils ont fait pleurer les rendez-vous qu'une plaie donne à une autre plaie. Ils ont fait pleurer les vergers, le sable, l'écume, les oreillers et les inscriptions aveugles sur les pièces de monnaie herculéennes. Ils ont fait pleurer les colliers d'ornement, les lacets des chaussures, les poignées des portes, les meules des moulins et les cheminées. Ils ont fait pleurer le chiffre – œil qui permet à la cécité de voir ses arènes, les arènes du dévoilement. Ils ont fait pleurer les granges dans chaque terre, car une fois, une seule fois, d'après le calcaire desséché comme son pareil le raisin sec, ils ont trahi l'inconnu – leur père.



Le matin, des tranches de porc fumantes sur la table. À midi, du foie cru. Le soir, seiche et anchois. Telle une chanteuse, une condition obscure remplit aux attablés le pacte de leurs coupes brisées dans des coupes brisées. Alors qu'ils se remémorent une douleur qui ne tue pas, une mort qui n'ose les éloigner de la vie que d'un empan, et une vie noyée jusqu'aux gonds de ses portes dans de folles excuses.

Poussière d'origine pure, rompue aux questions de race, tombe élégamment sur les seuils qu'ils ne franchiront pas de leurs pas-engrais vers l'obscur Antiquité : de tout, ils se tiendront éloignés, de quelques empan, comme leur éloignement de ces dieux qui dérobent le parfum des déesses et leurs sarouels.

Ils ont prêté leurs bagues à qui veut.

À qui veut, ils ont prêté leurs jardins, les nuages de leurs plaines, les portails des forts et les ruines diverties par les propos des rois.

Ils ont prêté des dieux à des cieux. Les cieux les ont prêtés à une terre. Ils pourraient les reprendre aux miracles, sans garantie, et les prêter, sans garantie, à qui veut.

L'inexploré, les univers entraînés à la lascivité et les léopards aux griffes de givre et de diamant, ils les ont prêtés aux arènes bleues dont les marches sont grimpées par qui veut vers l'impiété de la couleur.

Ils ne récupéreront pas ce qu'ils prêtent :

Il leur suffit d'un bien-être avec les fortunes duquel ils réfutent les sciences des jonquilles.

Délibérément, ils ont laissé tomber la nuit de leurs mains sur le seuil, alors elle s'est éparpillée en nourriture prodigieuse et en langues. Délibérément, ils ont trébuché sur le lendemain dans sa sieste en affirmant, d'un enfer à l'autre, qu'ils trahiront où ils veulent, où le tonnerre mûrit sucré dans les fruits. Ils trahiront la plaie juste,

le désespoir juste  
et l'échec juste.

Ils trahiront ce qui ne peut être trahi pour que l'absurde demeure vénérable dans le partage de l'héritage solaire entre le déconcertant et ses sœurs – les planètes aveugles du badinage.

Délibérément, ils ont laissé tomber la nuit de leurs mains sur le seuil en fer. Ils ont découpé le temps avec sa graisse et ses nerfs. Ils l'ont suspendu en squelette, en os, sur l'arbre de l'origine captivante, près des directions suspendues par leurs mamelles. Muscle par muscle, ils ont dévoré l'éternel, enduit d'une huile et d'une farine de la fatigue du temps. D'opulence, ils ont frémi.

Malheureux comme la moitié d'une fève.

Heureux comme le maïs :

Ils trahiront ce qui se trahit et ce qui ne se trahit pas.

Ils trahiront où ils veulent.

Cela leur est arrivé à la seconde moitié de ce qui ne fut pas du temps. Il leur est arrivé ce qui ne fut que sommeil dans la braise tourmentée, sur le lit de la cendre tourmentée.

Ils l'ont caché sur eux-mêmes.

Il leur est arrivé ce qui les a un peu occupés d'armées ayant encerclé la mort pour la sauver des morts qui se sont rebellés contre elle en se soumettant à la couleur.

Ils ont caché cela sur eux-mêmes.

Ils ont caché les radeaux qui les ont transportés des détroits du grondement éternel vers les pressoirs des genèses, en arguant, chaque fois que la perfection les a appelés au secours, ne pas avoir trouvé dans les marmites ensevelies un peu du sel des mondes. Et ils se sont habitués à arguer, chaque fois qu'ils ont caché cela sur eux-mêmes, avoir été trompés dans la seconde moitié de ce qui ne fut pas du temps. Mais ils ne seront plus trompés, sinon dans la première moitié de ce qui ne fut pas du temps.

Cela leur est arrivé

Après que l'égarement a pardonné à sa beauté jalouse.

LES POIDS, *EXTRAIT*  
(2000)

Tyrannique est ce bien qui sabote nos armoires. Eclipsés dans l'agonie de la mort, ses apôtres se balancent les pains des genèses durant le banquet, et donnent des coups de pied dans les cruches dorées de la résurrection. Bien provenant de la raison du précieux. De la raison du précieux. Bien cicatrice sous l'aile de l'ange : ô père cécité, essore la vessie de la vérité ; essore le gésier de l'anéantissement, empli de tes lentilles et de tes fèves. Ce qui ne se confesse pas, se confesse maintenant. Ce qu'on ne tait pas, se tait maintenant. Autel pur comme la nécessité, affable comme le broyage, ouvert en couloir donnant sur un autre couloir, en résurrection donnant sur une autre résurrection, jusqu'aux norias du paradis qui nourrissent les cours d'eau éternels de la vacuité de ta perfection – la perfection du bien aux lames d'os, aux nageoires de graisses.

Tyrannique. Bien tyrannique,  
Et les armoires se brisent sous ses coups,  
Ô père cécité.

LES AFFRONTEMENTS, LES PACTES,  
LES AUGES ET AUTRES  
(1997)

## *PLASTIQUES, EXTRAITS*

### L'ÉGORGEMENT

L'Antiquité déborde des auges

Et l'éternité est rasée comme un pubis :

Ceux-là font circuler la braise dans les nuances, et cousent le tempétueux au tempétueux.

Les sorts éructent-ils ? Voici pour vous les sens qui frappent avec leurs cuillères l'assiette vide, et se donnent des coups de pied sous la table des mots.

Voici pour vous l'Antiquité rasée comme un pubis,

Et l'éternité débordant des auges ;

Voici pour vous celui qui égorge la soie meurtrière avec la bonne nouvelle du mûrier.



## ELLE

La voici la terre, la chienne, qui secoue de sa fourrure la poussière humide des décombres. La terre, la chienne, courbée dans sa paresse marmoréenne. Nulle délivrance. La terre, la chienne, à l'aboïement herbeux, aux races bien pendues comme une langue ; c'est la même. Nulle délivrance. Elle s'enquiert dans le retentissement le plus fort, moulée en orge et en lentilles. La terre-truffe ; l'étreinte écumeuse ; tendue comme le gland de l'étalon, comme une veine basilique, comme l'effort tendu de l'arc de la vieillesse rêveuse. C'est la même ; la terre-sanglot, bondissant au-dessus des failles éternelles ; taille-crayon du deuxième coup de butoir ; curiosité aux rebords rongés. La terre-serment ; le grincement sourd du verrou sanguinaire.

Toujours la même ?

Rendez-la à l'immortel sanguinaire.

# IMPASSE

Les voici :

Les morts maisons ; les morts balcons et ruelles, tordus comme des tiges de plomb. Les morts mamelons emplis du lait du chaos, portés sur les ombres de l'incendie, crépuscule par crépuscule ; les guides aux os marqués par un sceau sectionné. Eux, eux. Les morts ponts soulevés par les cordes du regret vers les leviers de la forme ; les lus en exergues et signes. Pris dans les filets fleuris, ils prêtent l'oreille à la grande embuscade. Eux, eux. Les morts stockés dans la flamme, sous le même arc – l'arc du sein secoué de tendresse dans la poitrine du monument de pierre. Les morts crochets, améthystes, boutons d'or des manches déchirées ; les coureurs d'un rayon brisé à l'autre, d'une serrure à l'autre, d'une suffisance à l'autre. Les morts gelés qui font glisser les lions de mer vers la débauche du gel.

Ah ! les morts, ceux-là, l'impasse de la fin.

LA FRIVOLITÉ DE L'HYACINTHE  
(1996)

## *LES SERRURES*

Brisés sont les fours des potiers

Brisé ce cor lumineux

Alors pour qui ton cœur appelle-t-il les colonnes à l'aide,

Et tes yeux appellent-ils les demeures du chaos et leurs portes dorées à l'aide ?

Les sens sont inclinés, tu leur appliques l'interprétation de l'eau, pour qu'ils se redressent en riant dans leur vacuité,

Et le désespoir – ton cordonnier boudeur – coud par son fil solide tes lambeaux que le lieu dévore ;

Sont à présent sur toi les inscriptions gravées sur la fièvre,

Sur toi les baisers de la fin que tu as recouverte avec tes vêtements pour que la fin t'engendre.

Alors pourquoi soulèves-tu la certitude bouffonne sur tes épaules en la poussant à voir le dilemme ardu là-bas, dans la grande galerie souterraine de la douleur, excité à dévorer ses serpents ?

Triste est ton ombre ;

Tristes sont tes os.

Et le départ le plus flatteur déchire entre tes mains l'espoir des mots, étonné par ton attention à toi-même, comme si tu l'aidais à faire un dernier éloge.

Avec des signes de la main, éjectés comme des noyaux de cerise, tu traverses le même vestibule dont les images sursautent sur son marbre, vivantes, et

ramènent à toi l'obscurité égarée, aux grands bracelets tintant sur la poitrine du taureau d'avril, alors que les astronomes ramènent leurs tigres aux jardins qui échangent leurs intrigues lunaires dans ton appel lunaire.

Avec des signes de la main, semblables aux destins de l'égaré, tu suggères aux statues de gypse d'ouvrir le mur pour entrevoir ton cœur guidant l'obscurité à son éclat ;

L'obscurité luxuriante,

Vivifiante,

Sœur du canular le plus parfait ;

Cette obscurité-là, qui vérifie les grands chiffres inspirés, en abrégé, à la blancheur occupée, avec ses crayons, sur le tableau des bâtisseurs ;

Pour entrevoir l'obscurité qui tond comme une lame la fourrure du monde.

Ton ombre est-elle triste ? Tes os sont-ils tristes ?

Supposons que tu as séduit toute forme,

Qu'avec la pelle du jour tu as ramassé les membres de la nuit éparpillés sur ton lit ;

Supposons que tu as fissuré les noyaux des sens et poussé furtivement de tes mains le lendemain pour qu'il tombe dans le piège des marches inclinées ;

Supposons que tu as réuni chez toi les gens terrifiés afin de leur faire partager tes poumons qui sont de feu, que tu as broyé l'éternité dans les mortiers des galaxies, puissant comme la fièvre qui glisse avec ses dauphins calcaires vers l'encre. Supposons tout cela.

Tu ne prendras ton espérance que comme une copie de la tablette du vide qui aspire.

Alors prépare, ô assiégé, les métaphores de la forme pour que la couleur soit sauvée,

Et camoufle la tranchée de lumière avec des filets faits de l'ombre des filateurs,

Puis fais rouler la perle du talisman sur le tableau de l'abîme, où les naissances endormies dans la transparence de la certitude rêvent de griffes en cuivre, car dans ton désespoir est le salut de la certitude, et en te distrayant des destins tu les occupes par leurs hantises.

Et si tu attends que le casque de la mort s'invite avec toi au festin, lâche de tes mains les cailloux polis que tu as rassemblés dans les labyrinthes des âges, et boutonne la veste de l'apparent que tu portes, du cou jusqu'aux temples nus de l'éternité, car – à présent – tu es offert par une maternité à une autre, dans la grâce qui apporte à la futilité ses repères et ses points d'appui, et te hisse dans l'éruption sanglante vers le hurlement des forteresses ;

Car tu es un dilemme et c'est par le conflit qui est en toi que l'on te perçoit.  
Oui :

Tu as été racheté contre une aube acérée, et contre de nombreux viols.

Un départ te distrait-il, ô libre, alors que ceux qui partent encaissent les portions en signes de sel ?

Ton héritage provient du côté du retentissement ;

L'héritage de l'étranger provient du retentissement, ô libre.

Alors, oublie que tu es une audace, quand l'audace est une terreur qui restaure les destins,

Et médite comme un éveil qui ondoie dans le halètement des serpents, car les eaux sont terrifiées, et le minéral sculpte sa tranquillité avec des outils semblables aux murmures des philosophes marcheurs.

Puis, sur le tableau, fais rouler la perle aux hantises précieuses : Ce sont les désirs qui tapent de leurs doigts gracieux sur le levier de leur balance ;

C'est le présent lié par ses chaînes coralliennes qui chasse la polémique des naufragés.

Et comme les côtes de l'éléphant, les carnages s'alignent, dans leur vacarme, et tapent avec leurs cuillères sur les assiettes remplies de riz, où des nuages de graisse flottent sur le crépuscule de la vision, et de leurs bouches gelées les créatures soufflent sur le plat de l'éternité.

Tu es inspiré, ô libre comme un départ,  
Et ton lendemain provient de l'abîme ;  
Inspiré, sur ton ombre on jette les chapeaux de la gaieté,  
Et on te charge des serrures de toutes les chances, et des clefs faites de sceaux  
fermés.

Allez !

Dans les poches de leurs manteaux, les connaisseurs portent les châtaignes de  
l'incendie, et la vie est à rapiécer avec des courroies faites d'entrailles de  
tortues, non à supporter.

Allez !

Une loi est offerte dans les scories du fer, alors tu es engendré vieux de  
l'aube de la genèse, ta veille est celle du lieu ; ta douleur est expédiée telle la  
nostalgie des rois. En toi l'épanchement du problème poursuit les révélations  
jusqu'à leur berceau.

Alors prépare le festin à partir des mélanges de mercure et des lochies de  
sable, pour que la solitude se présente luxuriante dans les menottes de  
l'essence. Et dis ce que tu veux des nuances de l'invisible car le soir va bien,  
la nuit va bien, l'aube va bien, de même que le matin et midi, et avec eux  
toutes les tribus du crépuscule jouissent dans le bien qui fend l'éternité avec  
son couteau.

Prépare le festin comme il est digne de préparer les secrets, et répands les  
trèfles de la vérité qui paissent librement derrière les taureaux,

Car tu es commis dans les bastions de l'apparent, et ta douleur – le jardinier –  
entraîne les jardins vers toi, où l'invisible ondoie, comme le cou de  
l'autruche, au-dessus de la muraille à la pierre ensorcelée.

Et tais le révélé :

*Aucune terre n'attend personne*

*Aucun air n'est en attente, ô noyés.*

Avec des catapultes pures l'héritage démolit les citadelles du temps, et astre par astre, le secret inspiré s'affaisse ;

Enfer après enfer, les métaphores grignotent leur pain froid, Quant à la fin ceux qui partent n'en emballent que ses preuves, comme s'ils sculptaient d'eau le monument du lieu afin qu'ils prennent l'incendie pour juge.

Non. Ne taisez pas le révélé :

*Ô vous qui partez, emportez votre appel.*

*Ô vous les noyés, emportez la certitude que la prophétie n'a pu supporter.*

Avec des catapultes, la splendeur démolit son port d'ancrage,

De ses mains semblables à la soie des chansons, le miracle étouffe ses hommes forts,

Alors n'est-il pas temps que l'incurable se rétablisse pour offrir à ses gouvernants la moisson de la fièvre ?

N'est-il pas temps que les francs-tireurs soient délégués aux abords de tous les matins, leurs ombres mordant la volonté avec les dents de septembre le prêtre ?

Ah ! les blâmes :

Comme une guidance ;

Comme si la tempête était ainsi ;

Comme on façonne la poterie ;

L'espoir est séduit par les balances,

Pendant qu'il donne à manger son foie sucré à la goule.

Quant à la vie, elle n'est pas à supporter, mais à être désobéie.

Qu'es-tu, de toute façon, pour que l'apparent te cache ? Des euphémismes recousent ton corps donné en partage. C'est une charpente. Un été permanent – en toi les baleines de la chaleur frappent de leur queue les passages étroits de la prophétie. Si tu es découvert, dans la reconnaissance de l'apparent à sa matière vivifiante, la plaine est ton propos murmuré, et les grottes sont tes loups nobles vers la vie. Si tu étales ton étoffe, tu étales aux



euphémismes leur matrice dans les dessins, brodée comme la création, fendue par le dragon calcaire dans sa fuite.

Ce sont des dessins blessés, consolidés par les fibres de l'imaginaire des poires, et par un muscle semblable à la débauche des figures.

Dessins solides sur les cors des eaux – les eaux noyées dans leur appel.

Alors ne ralentis pas encore. Dans la mesure, tu tournoies comme la libellule de l'absolu. Démonte la machine lumineuse, et ouvre aux hyènes de la troisième galaxie les portes du temple. Dis : *le temps a été trompé, et l'encre ignore le suicide de ses lignes*, en attendant que les éclairs du chanvre, seuls, sous le casque des plantes, réveillent tes scorpions argentés qui se nourrissent des inscriptions sur les boucliers.

Et avec un divertissement qui invente le présent ensommeillé et égaré de ses embouchures ;

Avec une hérésie de lumière, formule le salut chaque matin, pendant que tu prêtes l'oreille à une lutte dans le vent, et que tu essuies avec la pâleur de ton âge des contusions sur les muscles des nuages.

Tu ne pars pas,

Ceux qui partent ne partent pas non plus :

C'est la distance qui vient à peine de naître,

L'égarément est sa nourrice guérissante.

Non.

La poussière se lève d'une invocation lavée devant ton cœur, alors que tu évacues les meubles de la vérité pour que le vide retrouve son éveil. Des murs tu décroches les images, jetant du balcon les valises du lendemain vers le passé : *la résurrection s'offre par choix*, dis-tu, *et les morts ne font pas signe, mais serrent les mains*, comme si tu étais reconnaissant au verbiage de la sagesse, en voyant des gens aux côtes et aux clavicules brisées mener le combat à l'infini.

Ah ! les blâmes du sens :

Anéantissement compensé par un anéantissement,  
Grincement juste qui s'élève des portes du manifeste juste,  
Et les contextes sont froids comme une controverse,  
Alors ne souhaite pas à l'apparent un surplus de destruction, depuis que tu as  
prié la fin de te rendre ta truffe qui conserve la semence du tonnerre ;  
Ne souhaite pas à la mort un surplus d'audace, car les assassinés éprouvent  
du regret, alors qu'ils sortent des chansons suppliant la vie de ralentir dans  
ses victoires obscènes ; suppliant l'anéantissement vivifiant, au-delà du  
lendemain du meurtre, car ils marchent – comme toi – vers l'éloge qui  
entaille sa veine de ses crocs puissants.

Y a-t-il plus beau butin ?

Annonce de farces de l'Orient à l'Orient ;

Balais d'or, égorgement doré,

Et l'espoir est replié dans une niche faite de la graisse du varan.

Ah !

Si seulement tu avais économisé une souffrance plus pure aux années qui se  
dépouillent à présent de leurs chances – femmes aux seins plats – ou honoré  
la douleur comme un père. Tu veilles sur l'échec qui prête à l'invisible  
hérétique tes assiettes, tes cuillères et ton éveil après une sieste semblable au  
saut du furet.

Ah !

Une rosée cynique sur l'herbe, entre les pierres du passage

Et le ciel est occupé à dévorer le colza.

Le raisin ne verse pas les larmes de ta nostalgie, car tu es assis à la même  
table devant laquelle sanglote le miracle – cette fève salée. Le départ ne  
t'évacue pas de ses yeux en rubis fondus. Tu es ce que tu es, de force la  
certitude te prodigue la splendeur du désespoir, pour que tu diffuses – par  
ignorance du visible – la fatwa de la jusquiame blanche.

Tes désirs sont de la céruse

Un incendie dans chaque chose connue,

Et l'appel, qui jette les coussins de l'invisible au paradis, frappe à la porte de l'écrit pour t'interpeller. Comme si tu étais l'épéiste de l'encre, tu as exagéré dans le vrai jusqu'à ce que les fils de la bobine soient découpés, et que le temps déchire ses pantalons en coton.

Sur toi le minéral aussi tape les interstices de l'effroi : *Sur toi la grâce de la certitude*, alors tu seras versé : *Pas de serment maintenant. L'allégeance a vieilli, et la douleur se porte mal.*

Ah ! la douleur qui intercède en faveur de la douce épreuve ;

Ah ! ses sœurs !

Ah ! la beauté stupide :

Attaque qui ramène l'invisible à la raison

Et ignorance mémorisant ses versets.

Alors ligote ce qui peut être ligoté, et ne pousse que plus tard le nœud du crépuscule vers les mains des filateurs : sur toi le cours de l'apparent : *Personne n'arrivera chez personne*. Et les embûches se plaignent : *Une ruse qui se répète*. Comme c'est dur tout cela !

Ô lieu, doucement :

C'est la douleur qui guide – le pacte total,

Telles les causes, elle veille sur la genèse totale –

Elle t'aide, avec la lampe à l'huile, à traverser le vestibule des noyés alors qu'ils polissent les planches en basalte, tenant les rames de leurs os fiers.

C'est la douleur, ô libre –

La douleur consolatrice qui – comme l'oubli – dompte le doute ; à moins que tu aies séduit le labyrinthe, l'aies reçu chez toi, et que tu aies admis *l'inexistence d'un chemin qui mène quelque part*.

Tes racines sont les ombres, ô libre comme la fatigue,

Et la terre est encre.

LE FAUCONNIER  
(1991)

## ARRANGEMENTS FAMILIAUX

Mords le lieu, ô nostalgie, mords le lieu.

Et toi, lumière, mords l'air rêveur qui soulève vers son gémissement les monts Taurus, un à un.

Mords ton fer, ô sang, et que la vérité morde par regret pour sa perfection

Car le lieu, ici, est lieu, et moi je vais vers mon incendie ;

Je vais pour dire aux plaines plus que ce que le vol dit aux ailes,

Et pour dire à la terre que, tout comme moi, elle prête l'oreille à la vacuité en murmurant : *Bonsoir, aube !*

Je m'en vais pour rester plus silencieux qu'une suspicion qui reproduit la même forme d'un humain à l'autre, car mon affliction est un lieu, et ma nostalgie est celle du temps pour la maternité du minéral. Comme si j'allais de nouveau raconter à la vérité ses soupçons, et par poignées piocher le Nord avec les mains, comme s'il était du blé que les laboureurs n'ont pas semé dans les sillons profonds des charrues de Dieu.

Ô minéral rétabli ;

Ô minéral qui veille sur mon départ, sois favorable, pour que je réserve un meilleur accueil à ton vent paternel, et sois éveillé tel un sommeil éveillé, ô intercesseur de la passion, lorsque tu cries : *Bonsoir, aube*, comme si tu imitais l'espoir douloureux, qui imite la vie, de sa voix féminine.

La mort se montre généreuse avec moi pour que je sois reconnaissant à mon gémissement.

Généreuse, ô minéral, pour dire ce qui me fascine dans le vacarme déchiré ici, où l'éternité sort pieds nus au balcon, les yeux en larmes.

Je vais vers toute chose.

Je vais vers toute chose.

Je vais vers un autre naufrage du ciel.

Je vais aux mêmes souks consacrés à un Nord que les laboureurs n'ont pas semé dans les sillons profonds des charrues de Dieu. Je vais léger, plus profond qu'un hiver, plus perdu qu'un chrysanthème, à ces souks où les tissus se déchaînent dans les galeries, où le thé se déchaîne dans les galeries ; déchaînement simple qui fait tinter ses tasses de cuivre comme le font les vendeurs de réglisse froide.

Je suis les portefaix d'un camion à l'autre,  
D'une soif à l'autre,  
D'une charge à l'autre,

Léger comme un sort qui s'applique à choisir la fin, car je traduirai les midis les plus sinistrés comme les coqs traduisent la journée ;

Léger, je marche derrière les portefaix vers ma fin – vers moi-même, dans la galerie aplanie par le noble égarement des pas nobles ;

Léger, comme si je m'étais suggéré à moi-même le trébuchement par lequel le temps a présenté son audace à l'immortalité ivre ;

À moi

Via le halètement frictionné telle une fourrure sous les pas des portefaix, alors qu'ils montent les sacs de blé vers la volonté ;

À moi,

Car je suis obscène comme la vérité coupée de son bavardage.

En allant vers les grands camions, qui ne m'ont pas oublié, je n'emporte pas les champs, je les répands plutôt dans l'air, sous mon aisselle mon sac où je rassemblerai les carnages en contemplant l'éclat de leur durée.

Alors ne m'attends pas, ô temps,

Car je suis déterminé à porter le masque du sang – ton semblable – qui doit ses plaisanteries aux légendes, et à échanger avec le jour les os contre des os, en apportant aux portefaix leurs blouses au moment où ils se réveillent de leur sieste, à midi qui efface les ombres de sa gomme dure. Sur les âges je jetterai une poignée d'orge tombée ici et là, où des sacs avaient été

transportés aux camions, et que la fatigue était restée digne à raconter à ses épis vigoureux l'opulence des oubliés.

Murmurai-je : *Ô portefaix – ma certitude en un hiver sans travail – ô portefaix ?* Murmurai-je : *Belle matinée, ô matinée de la fatigue ?* Murmurai-je : *Ô camions, mes frères ?* Doucement. Comme la nostalgie, se plaignant de mon oubli, s'appuie sur la haie de ma maison ! Comme la nostalgie me rappelle moi-même ! Alors j'oublie, car je suis là-bas, dans le crépuscule écrasant qui se distrait en comptant les peuples sur ses doigts coupés. J'obéis à l'oubli qui répartit l'incendie crayon par crayon, prêtant l'oreille à l'encre qui veille avec ses taureaux d'eau sur ses plaines oubliées, où les épis, comme moi, tendent le tablier de la terre aux portefaix ; où je m'élève vers moi-même par le bruit des moissonneuses pendant qu'elles versent la paille sur la beauté défaite ;

Par une montagne qui pousse les directions autour d'elle avec ses mains ondoyantes,

Faisant de la place au bestial pour qu'il se revête de son ornement familial.

Murmurai-je : *Ô portefaix ?* C'est la fatigue qui murmure ses mots abandonnés pour me réveiller dans la splendeur qui tient la vie, car la vie fait ses courses dans les grands sentiers du vent, telle une femme qui a sevré son enfant, en riant aux parfumeurs, à la fin qui trébuche sur les paniers de raisins secs, à la luminance qui brise la terre avec son couperet, côte après côte.

Oh ! la panique de la tourbe :

Des tempes de chaque scène s'égoutte la sueur.

Chaque brusquerie s'affaisse dans la sieste que les portefaix hissent vers le midi du rêve.

Et moi je murmure : *Ô camions, mes frères*, emportant dans ma course la vérité, le lieu qui triomphe dans ses défaites, m'emportant vers mes membres qui, de la mort, ont vue sur leur gémissement.

Au train solitaire, je murmure aussi : *Ô frère, train unique dans le Nord*. De ses voitures fissurées l'orge tombe, alors, de ses mains syriennes, la faim

l'attrape, en s'appuyant sur le scandale où les guerres pendent comme un régime de bananes.

Nulle importance : ce sont les portefaix qui transportent la faim vers les camions, de leurs pas que les échelles escaladent.

Et des mûriers ils cueillent les guerres.

Ce sont les guerres qui grimpent dans les camions pour confier le gémississement syrien aux portefaix, afin qu'ils aillent forts à la guerre.

Quant au Nord et à moi, nous travaillons sur nos briques ensanglantées à l'aide de matras semblables à de tendres gravoirs, avec lesquels nous gravons ce que les gens ordinaires gravent sur leurs briques ensanglantées.

Des camions partout : c'est ce que je relate au conte narré avec une fatigue digne d'être narrée.

Des camions partout,

Telle une masse dense qui luit dans son vacarme ;

Telle une forme qui fait sa propre louange ;

Tel un viol qui ouvre la voie à l'ombre pour qu'elle renverse les directions.

Camions semblables à mon cœur, dans un Nord semblable à mon cœur,

Et moi j'agis en connivence avec le vent, quand les plaines déclarent leur dissension,

Et de mes mains, je tâte la connaissance, celle qui jouit par celui qui égrène les années entre ses mains, alors qu'elle observe les destins entrer la cuillère à la main pour lamper les fortunes telle une soupe.

Puis, qu'y a-t-il dans les décombres soignés excepté des maisons fuyantes qui trébuchent sur les assassinés ? Le silence féroce est le silence féroce : un train de la distance au temps, aux voitures pillant les régions et les ombres en transperçant le lendemain syrien du sang au sang.

Alors ne sanglote pas devant les roses, ô jumeau, comme si tu étais leur œuvre volée, et ne dis pas au jour ton idée qui te ramène, rayon par rayon, à l'éloquence du soir,

Reste comme tu es, seul, dans l'enchantement qui fait de la nuit ton immortalité éphémère.



Dans l'enchantement qui relève ton manteau jusqu'aux hanches, chaque fois que tu as froid dans l'incendie.

Et suis les mêmes camions vers tout lieu,

Vers toi-même ;

Vers l'affliction verte

Que dessine un crayon vert subtilisé à l'humour du raisin,

En portant tes figues acrobates ; tes raisins acrobates ; ton blé qui persiste dans son interprétation dorée, comme si les champs t'ouvraient la voie avec une éloquence qui s'écrit, alors tu leur apportes le vent. Comme si la nuit te donnait son interprétation lumineuse, alors le jour s'évanouit entre tes mains.

Foules-tu, après cela, le pied du jour en revenant de l'éclat de la nuit, qui t'éblouit ? Foules-tu le jour – ton partenaire endormi sur le trottoir que les portefaix traversent du nord vers le nord ? Salue-le, salue les étincelles qui empoignent ton souvenir de leurs mains à l'obscurité lumineuse, et ouvre aux désirs la porte pour renifler, tels des chats, les aisselles du soir et ses côtes humides. Car tu récupères le Nord poignée par poignée lorsque tu mesures la terre à l'aune de tes désirs, le vent à l'aune de tes baisers, pur comme l'aube

Pur comme de l'eau,

Comme une idée,

Comme un pillage,

Comme une balle mortelle ;

Car tu prêtes l'oreille aux camions affables alors qu'ils se dirigent en se pavanant vers l'été qui dort sur ton oreiller depuis que l'éveil t'a reconnu dans son rêve.

Suis-moi, papillon à papillon, tel un ennui rêveur ; austère, car l'eau est ta rétribution, l'eau est ta rétribution.

Et sers-toi de la coïncidence tissée de chanvre, car la poussière – notre sœur – ne garde pas le secret des trésors qui encerclent la mort, et la douleur ne garde pas le secret du Nord que le train traîne d'une nostalgie à l'autre, comme si une gloire tapotait des doigts sur une table dans le souk des portefaix, alors qu'elle est livrée aux œillets qui lui adressent un sommeil semblable à un salut.

Que le Nord me suive vers ce que l'on ne craint pas ;

Vers moi ;

Vers l'ancien qui médite dans son oubli pour nous créer délirants.

Qu'il se répande dans des champs dignes d'un Nord comme lui, pour que je suive l'air absorbé à tailler mon cœur à ses mesures ; pour que je le suive, à mon tour, vers ce que l'on ne craint pas ;

Vers moi ;

Vers l'éloge dicté par tant de gémissements.

Et qu'elle soit avec moi, celle sous le cœur de laquelle je creuse profondément ;

Profondément, vers là où la certitude rapièce la vacuité en montant, en descendant ; celle qui fraie son chemin dans l'encre comme une lumière ivre, Et moi lui indiquant les flammes pour que nous emportions le tonnerre vivifiant, et le soir vivifiant, alors que nous saignons telle une splendeur saignante ;

Ainsi,

Comme si nous nous appliquions pour que les anémones soient notre dialogue qui s'enflamme en nous fiant aux plaines, alors que cette femme hisse sa lanterne vers la perfection aveugle qui s'amuse dans sa solitude avec un dé de lumière.

Comme si, d'une confession unique, nous répétions à la cendre qui légifère la dernière hérésie de la braise.

Ah ! la braise qui se plaint de l'inquiétude de ses étincelles ;

Ah ! l'inquiétude qui tyrannise les rideaux de la maison et prépare le matin en petit-déjeuner, quand le lieu fouille, à la recherche de sa présence, avec des pioches lumineuses ;

Ah ! mon occupation pendant que je fais du Nord un intermédiaire dans les querelles des directions :

N'y a-t-il pas une autre affliction ?

N'y a-t-il pas une autre perfection dans l'étreinte qui frappe son coup éternel, en se moquant – telle une prophétie – de l'âme ?

Vivants sont

Tous mes coups,

Alors que j'observe les camions traverser – comme je traverse – sous l'arc métallique de la beauté, et que les portefaix adressent au vide le salut des destins par-dessus les barrières métalliques.

Vivants sont

Ces passages que l'inquiétude traverse en portant les ombres de l'acacia sur ses épaules, comme si elle me rappelait moi-même, alors que je suis assis dans le piège des disparités qui torturent la vérité.

Alors halète longtemps devant les roses, ô jumeau, comme si les roses étaient ton sommeil,

Et dis au jour ton idée pour que le soir se serve de toi pour calculer les rayons égarés dans son idée, car je suis prêt maintenant,

Et mes crochets qui luisent dans la poussière sont les crochets de la poussière avec lesquels elle hisse l'horizon vers ma certitude,

Car je murmure, en souriant à la fin emmenée à la hâte par son naseau :

Loué soit le problème ;

Louée soit la mort qui me fait ses adieux pour qu'elle se complète dans sa solitude ;

Loué soit l'éphémère.

Saluerais-je ce qui passe audacieusement

Et saluerais-je ce qui demeure audacieusement ?

Donnerais-je du temps à la vie pour qu'elle restitue à ses guerres leur mystère dérobé ?

C'est la splendeur qui libère la terre, alors elle se clarifie dans la poussière de ses camions.

Et moi, je vide le lieu de moi-même,

Je vide l'absurdité ouverte tel un balcon d'esclaffement oublié par les bâtisseurs, me faufilant – telles de douces intrigues – vers là où les âmes imitent les vivants par leur humour, attendant comme moi – sur le pont là-bas – des camions aux klaxons assourdissants.

Avec des klaxons assourdissants, je réveille le ciel endormi dans la tranquillité de ma fatigue, pour qu'il y ait divertissement, pour qu'il y ait hâte, car les gens calmes ne trouvent nulle splendeur, et les futés non plus.

Tout n'est qu'un cri, et moi je vide la certitude de moi-même, lieue par lieue, ramenant le tablier du vent aux portefaix qui émiettaient le Nord tel du pain dans un plat de lentilles, pour que j'échappe à la mort qui ne tue pas, avec un corps semblable à une fourche à foin qui répand la vérité là où notre perfection virevolte le plus ;

Comme si je marchais dans une émeute pendant laquelle la terre me supplie de la reprendre ; comme si j'étais à l'endroit où se déchaîne la tempête et où je ne récupère rien et rien ne me récupère :

Car la lumière qui déchire le muscle, dans son grondement, déchire les métaphores transparentes,

Alors je me penche sur moi-même

Entièrement

Jusqu'à toucher le point où le vide mord son or

Et le mystérieux se retourne dans mon lit jusqu'au bout de la mort.

Ah ! la mort

Qui se penche

Tout entière sur moi

Pour récupérer le masque qu'elle m'a prêté ;

Pour récupérer ses miroirs,

Ses lingots,

Ses lanternes qui la guident dans ses galeries ;

Pour

Me

Récupérer en bonne forme.

Et moi je me récupère aussi dans le problème qui inquiète la mort,

Je récupère la mort rétablie, pour me pencher sur elle en apportant à la certitude terrifiée la tranquillité de l'éloge qui monte

Du cœur

Des décombres,

Où les portefaix soulèvent au bout de leurs crochets les royaumes de l'éternité vers les camions, en grimpant les mêmes échelles imposantes,  
En descendant les mêmes échelles imposantes,  
Dans ce halètement où l'invention de Dieu se déchire, se soude.  
Peut-être murmurais-je : grâce à mes grandes enjambées, la mort m'aide à aller vers la vie froide telle une âme,  
Chaud tel un corps dans sa comédie.  
Peut-être une promesse,  
Peut-être des camions transparents qui acheminent le Nord vers moi sur des roues transparentes,  
Peut-être des portefaix, affables et en sueur, traversent-ils mon cœur vers la nostalgie qui veille sur eux, lorsque mon cœur s'applique telle une ombre, sermonne comme l'eau,  
Et je récupère la mort, timide, comme si elle avait épuisé les grandes plaidoiries dans sa débauche, et m'avait récupéré telle une encre pour avouer ses échecs.

Ah ! la grâce des échecs qui notent ce qui perdure.

Ah ! la grâce des échecs qui notent ce qui ne perdurera pas.

Et le lendemain récupérable est un lendemain laissé à sa guise :

Fin, il épuise la mort avec une encre épuisée, dans l'espace réservé au halètement, où la polémique chuchotée est telle la voix du malchanceux qui souffle de sa fine bouche sur les lignes rapprochées de la vie, dans la même page, soulignée à l'improviste ;

Et moi, à l'improviste, je souligne le caché dans la feuille qui me teste encre par encre, pour que je me devance vers la nostalgie, rétabli comme un retentissement qui cueille les ponts. Mais entre l'encre et moi, des camions qui répartissent l'enfance sur leurs klaxons assourdissants, alors j'entends le Nord répandre les directions dans ses champs et chausser l'aube en courant vers le tumulte de la nuit.

Ah ! l'aube que la nuit apaise

Et dont les seins sont dénudés par les champs. Seins qui nourrissent la lumière fiévreuse !

Ah ! l'encre qui fait saigner les destins de son bleu, de ses lignes

Ah ! l'invention du Nord qui ramène la terre à sa discorde dorée :

Camions,

Saisons,

Crochets en fer

Et filateurs desquels la mort se cache derrière le masque de l'eau.

L'eau fiévreuse de mon cœur,

Alors que je lave la grâce qui se lave dans la grâce,

Fastueux telle une souffrance,

Telles des anémones qui se querellent,

Tel le néant d'un marin,

Tel un gouffre de filets dorés qui recueille l'éternité dans sa chute.

Le Nord ne s'effarouche pas si je le récupère, ainsi, inquiet telle l'opulence, continu tel un hurlement qui saisit la farine lumineuse de la meule de Dieu,

Car je me saisis ainsi, inquiet comme l'opulence, joyeux par mes bêtises lumineuses.

Je suis ainsi, depuis que je me connais ; et le Nord est ainsi, depuis que je le connais : deux insomnies veillant sur la nuit quand elle dort, rétablie, énumérant à la certitude ce qu'elle ignore.

Est-ce assez, cela, pour que nous soyons reconnaissants à la mort ?

Nord, et cœur semblable à un Nord, lorsque le lieu – telles des griffes de pâle opulence – dévore le vide morceau par morceau ;

Norrrd

Et je traverse vers ce qui est déchiré par des directions déchirées,

Pour que le néant, de ses yeux insomniaques, contemple ses clefs, fasciné.

Norrrd

Et je pioche l'angoisse de la perfection de mes membres établis dans leurs désirs, comme si – par le lever de l'ordinaire sur mon étonnement – j'éclairais

le halètement où la terre perçoit les charrues de Dieu, tourné vers toi, femme  
qui avance dans l'aube tel l'égarement de l'amant, en demandant aux roses –  
de ton parfum murmurant – de réduire leur bavardage dans le jardin, là-bas,  
où mon cœur écoute les excuses de l'aube pour ses gaffes nocturnes.

La grâce conspire-t-elle contre moi, après cela ?  
Conspiré-je contre la grâce ?

Je suis le filateur du caché,  
Je guide le futile vers mes pas et console l'argile,  
Impudique tel le labeur des roses, je vole les soirs par mon égarement ;  
Impudique,  
Je jette le Nord comme on jette un dé,  
Pour récupérer les directions dans mes échecs.

PAR LES MÊMES FILETS, PAR LES MÊMES  
RENARDS QUI DIRIGENT LE VENT  
(1987)



# *LE BROUILLARD PONDÉRÉ COMME UN SEIGNEUR*

## 1

C'est la volonté qui, de son masque, frappe le sol et tu es le résonnement des coups. Alors ondoie. Ondoe en glissant d'une feuille à l'autre, d'un soupir à l'autre, et grignote l'éternité avec les dents d'une fougère mâle.

Ne dis pas que la foudre, enveloppée dans son manteau de fourrure, est à toi. Ne dis pas que la douceur est le fouet avec lequel tu mènes les chevaux des plantes,

Et que le jour est une oie qui a erré loin de ton champ de fer. Implore plutôt la mémoire des pommes avec les mots de la branche et libère tes mains comme si elles étaient de l'or moulu.

Ta gazelle est là-bas ; ta gazelle cristalline sous l'arbre cristallin, et ton cœur est ici à remuer ses cornes pour repousser l'aube douillette de ton lit, qui chute vers là où nul sommeil ne fait paître ses vaches blanches.

C'est la volonté qui, de son masque, frappe le sol et tu es le résonnement des coups.

Négocions comme deux seigneurs.

Assieds-toi ici, devant moi, car je suis assis et j'ai ce que tu veux.

Braque ton regard sur moi comme le ferait un adversaire, puis vide tes poches sur la table :

En premier le jardin. Je vois les racines transpercer ta veste et la tourbe maculer ta chemise. Ici, sur la table... le jardin en premier.

Puis apporte ce nuage qui mouille les rebords de ton chapeau et duquel pendillent des mèches froides entre tes cheveux.

Apporte cet arc-en-ciel incliné vers ton gilet doré, et dépose-le ici, sur la table.

Non, ne pâlis pas et négocions comme deux seigneurs, car j'ai ce que tu veux.

Assieds-toi devant moi et dépose sur la table cette beauté qui a épuisé mes louanges ; la distance aussi, la distance de la colère encadrée comme la photo d'un grand-père, donne-la-moi ainsi que le soir qui pend sur ta poitrine comme une cravate. Ouvre les boutons de ta veste pour que je voie ce qui reste : une étoile dissimulée et les restes d'une bataille ; une scène et des rossignols endormis au-dessus d'une épée. Dépose-les tous ici ainsi que l'incendie qui ne s'est pas encore déclaré.

Ne pâlis pas, car j'ai ce que tu veux.

Alourdie par les jardins, inclinée comme un arc qui s'étend de l'or jusqu'à la louange :

Ainsi s'étale ton ombre sur mes choses ;

Et à l'aide de ta voix, de ton ouïe, le temps prend le chemin des dernières paroles.

Je te parle ouvertement de l'hirondelle morte sur le fil électrique dans la rue.

Je te parle ouvertement de cette montagne visible de ma fenêtre et qui lève le marteau de son brouillard au-dessus des décombres du crépuscule.

Je te parle ouvertement du gémissement de la porte, moi qui suis assis ici, devant l'assiette de l'homme tué devant la porte sans avoir touché à son repas.

Mon prince, force de l'ombre, faufile-toi du scandale vers moi.

*Le brouillard pondéré comme un seigneur foule le seuil végétal : c'est ce que la servante dit à sa maîtresse. Mais toi qui te tiens debout dans la vanité de qui a brisé le pot de roses et éparpillé le liseron ; toi qui te tiens longuement debout devant le jardin armé de tes ciseaux et de ton sarcloir, la trace d'un tendre engrais sur les mains, tu ne le vois pas.*

Tu foules le même seuil que le brouillard en regardant plus loin que la servante et tu reviens en criant : *Tais-toi ! Il alerte les plantes et, en acrobaties, il se rue vers les bouffons.*

Des souliers de brouillard,  
Des cannes de brouillard,  
Des grands-pères qui ont oublié où se situe l'entrée de ton jardin :  
C'est ce que tu ne diras pas, toi.  
C'est ce que la servante ne dira pas à sa maîtresse.

Les spectres qui sont de sésame lèvent l'aube comme un rideau Et moi, ô savoureux et troublé comme l'aile de la cigale, j'ouvre mon chemin vers toi muni du filet du gladiateur et de sa lance. Mon halètement ressemble à un coup de pied, ma sueur, à des foudres de fourrure douillette.

Tu pourrais m'échapper, ici, ô savoureux et troublé, et tu pourrais t'échapper là-bas. Mais je suis l'hésitation qui atteint la certitude et l'ombre souveraine qui se retire et se déploie, comme si mon poing seul était la conviction où se re tranche le doute épuisé, le mystérieux qui fuit son sort dévoilé.

Où vas-tu, mon descendant ? Où vas-tu, ô savoureux qui as occupé les métiers à tisser, et fus tissé par l'obscurité ?

J'encercle tout, car les sources sont le carquois de mes flèches et le jour est mon chien.

Armée des épées du gel et de ses catapultes, la terre ouvre son chemin vers moi.

Munie de ses cigales nihilistes et de ses peuples que je hume comme une cuisine amère ; de ses facteurs qui portent leurs entrailles comme du courrier, la terre ouvre son chemin vers moi.

Et moi, téméraire, je m'adonne au divertissement pour gaspiller l'héritage de l'étranger et ses destins.

Qui arrivera, terre, qui arrivera ?

Des sacrifices de marbre, un couchant luisant et un divertissement souillé de gémissement. Des échafaudages portent la ville, et une aube semblable à une veste. Demain, demain. Laisse tes chiens devant la porte, laisse le couchant et descends de l'ancre car les profondeurs sont tiennes. Demain, demain, la poussière badine t'entrevoit tel un homme qui monte, non telle une sagesse sous la feuille du liseron. Et tes machines ? Non. Une transparence soulève la machine lisse. Des eaux se tournent. Et le mât entre tes mains. Qui arrivera, qui arrivera ? Tu es le butin de la rosée et son hurlement, le butin des plantes. Crierai-je : horizon ? Non.

Ton matin souffle dans le clairon et la montagne se met à courir.

Qui arrivera, terre, qui arrivera ?

Un écho pareil à un visiteur ivre. Un écho, telle une poupée dans une vitrine, interpelle le passant, et l'âme brûle ses vêtements. Suis-moi, maison, pour jeter un œil de ta fenêtre sur le vase. Vitre de la fenêtre, porte-moi en masque tel un éclat de rire qui se brosse les cheveux. Non. Un badin comme moi a rendu visite au crépuscule. Un badin comme moi est passé, alors la comédie a lâché ses oies. Ceci est profond. Ceci est profond. Un cri heurte l'arbre des chansons, comme une cigale, et l'embûche se livre à son miroir.

Qui arrivera ?

Qui arrivera,

Terre ?

Mon ombre allume la lanterne des fantômes,

Et la résurrection répand les mûres sur le cercueil doré.

Au lac, derrière la porte, ses coups  
Au plein air, derrière mon bouclier lisse telle la cape du prince, ses coups  
Et derrière les eaux, des timbaliers et des mariées émergeant des cris des fous.

Mère, pose tes paniers ici,  
Pose le lieu, telles deux pantoufles, devant le vide pour ton invité ivre.  
Père, prolonge tes veillées et appuie-toi, comme avant, sur tes puits profonds,  
où l'espace est un seau et la poussière ta corde sucrée.

Des coups sur chaque porte.  
Des coups sur les ruines, et le torrent orne les boucliers.



# TOURNANTS

## *Le deuxième tournant sur Aphrodite Street*

Accroche la nuit,  
Accroche la nuit comme un chapeau,  
Et appelle ton cocher, le jour, qui se tient penaud près de ta voiture vide.

Quatre-vingt-dix degrés sous la menthe,  
Trente degrés au-dessus des œillets.  
Quatre-vingt-dix degrés sous la coupe du muscle qui se ramollit peu à peu à cause du scandale de la cellule, et des assauts de la veille menés par des enfants semblables au vieil appel d'un vieux lendemain. Alors approche, toi qui accroches la nuit comme un chapeau et fixes longtemps des yeux le jour, ton cocher, qui se tient près de ta voiture vide, et ne l'appelle pas. Approche, toi qui prêches la résurrection du raisin et le jugement dernier du vent ; approche avec les puissants qui décrivent le soir caché dans les propos du jardin et échangent des cigarettes roulées et allumées sous la poussière familière que tu as recouverte de ton souffle familial. Oublie tes distances troublées et ton soir que tu as soutenu lorsqu'il a glissé, et avec lequel tu es tombé dans une éloquence qui se pavane comme une femme.

À quatre-vingt-dix degrés dans la rosée tu es, toi le guide vers tes hameaux.

*Le premier tournant sur Makarios Street, à droite, près de Winpy*

Des motos et des jeunes dans des blousons sans manches. Et moi heureux, comme ça, dans une chemise sans manches, comme si j'allais vers ce que j'ai manqué d'un jeu que je connaissais ; comme si j'allais vers moi-même, sans cette poésie ou cette éloquence que la douce douleur pourrait tisser ; ainsi, vers ce qui m'a échappé et a baissé les yeux parce qu'il m'a échappé.

Je suis le poète de tout cela : le poète du soleil second que les roues dérobent ; le poète de la moto et des chemises sans manches ; le poète de la tôle dorée et des poignées de guidon auxquelles s'agrippent les mains les plus enragées.

Les muscles aussi seront présents dans ce que je vais noter avec mes stylos métalliques. J'en ferai une petite place aux insultes qui ont le goût de l'adolescence ; j'en ferai une place à un soir sain tels mille phares de motos. Quant à ceux plus bornés qu'un absolu sans mérite, avec leurs gants et leurs grands boutons semblables à des pièces de monnaie, ils auront la grandeur du vide dans chaque encre et la compassion du chaos pour l'éternité violée.

Des motos. Un cœur enflammé. Et moi je rejoins ce que j'ai manqué.

*Le millième tournant après la foudre qui s'est agrippée à moi*

J'entrerai dans cette maison en jetant mes os dans la cheminée. J'entrerai dans cette maison en m'agrippant au lieu qui s'enfuit, à la tombe qui m'assiste avec les pièges des hyacinthes et les tigres verts qui escaladent la courbe de l'obscurité vers mes désirs.

J'entrerai dans cette maison par sa dixième porte, par son vide lisse telles les trois marches du seuil, en coupant le gâteau d'hier en tranches qui ressemblent à des mains, en levant les mains avec les ventilateurs de la mort vers l'éternité fiévreuse dans ses chaînes, vers moi-même, vers mes partenaires qui jettent les lits du jour de leurs hauts balcons en riant sous les masques miséricordieux et sous les profondeurs scintillantes où soufflent les césars insensés.

J'entrerai dans cette maison.

J'entrerai dans cette maison avec moi-même.

J'entrerai dans cette maison avec mes mille otages.

J'entrerai dans cette maison avec les tornades que l'écriture n'a pas achevées.

J'entrerai dans cette maison avec l'errance de la tourbe et les spermes maussades.

J'entrerai dans cette maiiiiison la tête baissée tel un grand-père dont les petits-fils ont caché ses derniers souliers.

J'entrerai dans cette maison sans saluer en me dirigeant vers la cheminée pour ramasser mes os.

*Le premier tournant, au sud, où la rue de l'Hippodrome croise Navarino  
Street*

Pour mes noces, les jujubiers se rassemblent. Pour mes noces, les tigres se rassemblent. Et en mon pouvoir des cymbalières se déhanchant dans la nostalgie qui tourne les pages de la scène une à une. Alors repose-toi un peu, ô chanteuse égarée de son chant en ma présence, et repose-toi, ô présent silencieux devant tes flèches dorées et ton arc brisé.

Ma porte sera toujours ouverte à la scène qui tourne mes pages une à une et à l'invisible qui cherche ses bagues perdues et des dieux dans le jeu tissé par le rosier de mon jardin et par le cactus du jardin de mon voisin. Mon cœur aussi sera ouvert comme le coffre de ma mère où se mêlent la poudre du henné, la mousseline, le kohol, les ceintures brochées, les bracelets, les restes d'un espace, un aboiement lointain, une terre ferme derrière l'aboiement, des eaux derrière les camps transparents du destin, des moulins de fleurs de narcisse, des voleurs remerciant les maisons où ils ne se sont pas introduits, des fils à plomb et une grandeur que la poussière n'a pas connue.

Ma porte sera toujours ouverte. La poussière sera toujours ouverte pour que vous entriez avec les mêmes souliers et avec les épées que vous avez utilisées pour partager le règne de la nuit.

Le tout restera ouvert ; le tout qui dépoussière le casque d'hier avec les plumes de sa solitude.

*Le cinquième tournant, au nord, vers des habitations invisibles*

Structures d'immeubles neufs. Bâisseurs. Paons d'un désir et Tempêtes  
d'arbres enquêtant sur le meurtre du vent et

Des

Bâtis...

... seurs

Qui ne connaissent de l'architecture de midi qu'une sueur qui coule vers les  
ceintures serrées et les pantalons. Structures d'écume se succédant dans  
l'arrogance des grilles en fer. Paons au loin, au très loin qui s'observe dans  
ses pièges de rubis, et tempêtes d'arbres graves enquêtant sur le meurtre le  
plus flagrant noté par les directions à l'encre gluante. Vent. Ainsi filtre la  
nouvelle. Un vent, un meurtre dans le vent et des Bâ...

... tisseurs

Halètements desquels tombent des outils de mesure, du papier à lignes  
Et des lignes de calcul et d'or.

C'est le cinquième tournant au nord

Où la huppe planétaire est entre les griffes de la grâce et de ses crocs.

*Le deuxième tournant, au nord, vers les habitations des déplacés à Ayos  
Pavlos*

Tes mains ont le toucher d'une facétie, alors approche tes lèvres de ces poignards aux fines lames, que les baisers se disputent. Sois beau comme le vide t'a toujours connu, soit proche sous la certitude lâchée tels les cheveux d'une femme, comme si toute la journée allait te saisir, et toute la nuit ; comme si demain allait t'empoigner de ses mains qui ne traversent que la facétie ; comme si tu rendais perplexe celui qui t'a rendu ainsi ; comme si les baisers et toi, vous vous disputiez l'aube qui campe avec ses vagabonds dans les pêches.

Et n'oublie pas de te faire beau, nous le répétons.

N'oublie pas tes vêtements, ton parfum,

Tes gants de papier,

Ton même sourire,

Ton mouvement qui répartit le jardin, lèvre par lèvre, et les fruits,  
gémissément par gémissément, et fais en sorte que la sagesse ait l'audace  
d'entrer chez les puissants.

Après cela, n'oublie pas ton encier vide,

Le manifeste de ton contradicteur silencieux,

Car tu es capable d'embrasser la foudre et ses humeurs.

*Le tournant après le grand immeuble, à l'est, dans Aphrodite Street*

Travaux outre mesure, et plaques de ciment sur les épaules.

Poussière inoccupée, et affiche négligée d'une commémoration négligée.

Et moi, dans la partie de la rue qui longe le grand immeuble, sans tournant, je croque ma pomme dans une déroute lisse telle la journée qui porte le chapeau du touriste. Mais pour l'air éveillé je réserve des pièges de mailles et de fruits, comptant sur la lumière vive pour me cueillir une autre distance. Et prenant la poussière pour juge, je soutiens le semblable par le semblable, et de la tempête je fais signe à l'éternité cachée dans les souffrances de sa pérennité cachée. Alors si les structures se souvenaient de moi là-bas ; les structures qui se contentent de leur lendemain qui veille sur les fondations et leur ciment, je me souviendrais – moi qui circule oralement tels les rites de la vie – des autres fondations, visibles dans l'éclair qui vibre tels des seins tétant la mer qui escalade l'ennui vers mon cahier.

Travaux d'eau outre mesure ; travaux comme les voix des vendeurs, et éclairs qui mendient les secrets de l'été.

Travaux,

Ciment,

Et balançoires translucides dans le coup de poignard translucide.

Travaux,

Et avec ses sœurs, la perfection sournoise fait défiler la comédie.

*Le troisième tournant après l'enfer d'Ayos Dimitrios*

Tes paroles sont blessantes. Ton corps est blessant. La tempête s'allonge sur ton lit, alors que tu es occupé par la fleur du concombre d'Égypte qui, comme ton halètement, s'élève vers le miel de son accouplement. Faut-il te réveiller ? Reste dans cet état, à vous chuchoter, le plein air et toi, ta main dans la sienne comme deux amants, et ton âme préparant les carafes solides aux commensaux noyés.

Reste dans cet état de compassion. Tu prends le lointain dans ta collecte, et le lointain te prend dans la sienne, comme si chacun de vous parlait à l'autre dans un bavardage sans la moindre trace d'épopée.

Ta gloire aussi est blessante au cœur de ce lieu taché par la fatigue maternante ; tes offrandes sont blessantes, et le lieu entre tes mains a ses voies sanguinaires. Alors reste dans cet état ; reste dense tel que la nuit se cache en toi lorsque sa certitude se dévoile, et que l'air singulier te dicte à sa multitude.

Escalade,

Peu

À peu,

Ces épis ombragés par la trace d'une ignorance de jeunesse, et occupe le cœur de midi avec l'ignorance du temps présent, car tu es l' élu qui devance, telle une clameur, les garçons de la mort dans leur traversée pudique.

Mais tu es au troisième tournant, après l'enfer d'Ayos Dimitrios :

Tu t'accordes en essayant,

Tu t'accordes en oubliant,

Et en renforçant le complot, le raisin se joue de toi.



*Embuscades à tous les tournants/Fin – flèche*

Accompagnée de ses lionceaux, la lionne dorée escalade la comédie colline par colline, et les témoins aux manteaux de terre, adossés à la muraille de notre destin, liment leurs ongles avec négligence, indifférents aux grandes audaces, aux os qui s'invitent à une soumission sous la lune adamite.

Aidé par la vérité de la poussière, le lieu escalade la comédie, marche par marche, au milieu de couronnes négligées, de soleils ramassés par les fuyards. Quant aux cavaliers venant d'un autre vide, étreignant leur crâne, ils éprouvent quelque perplexité à évaluer la scène. Mais d'un signe de la main, ils escaladent aussi la comédie, devancés par la chienne de la discorde sur les mamelles de laquelle demeure une trace de la salive des rois.

Ainsi la scène se guette elle-même des alentours de la vérité ;  
Ainsi se complète le consacré.

Et vous, frères assis dans le tunnel de l'éloquence, là-bas, oubliant de me narrer la rébellion du conte, et la division des narrateurs, n'attendez pas plus longtemps ; n'attendez pas que la scène oublie votre curiosité et réduise le nombre des assassinés, que les cieux brisés échangent leurs clefs brisées. D'une main agile, tâtez la souffrance de l'eau, et prenez-moi comme intercesseur auprès du couchant, dont le discours s'éparpille aussitôt séduit par la certitude.

Je n'ai que ça,

Mes frères n'ont que ça,

Alors si le caillou garantit sa densité versée, nous garantissons les verrous fins tel un appel, en nous apprêtant à un remerciement dans les failles duquel glissent minarets et selles. Et tyrannie après tyrannie, nous inspirerons à

l'esprit sa plus belle prose, sans annoncer aux témoins – qui tiennent sous le bras les dialogues des temples, leurs ombres, et le couchant qui escalade les temples et leurs ombres vers sa comédie répétée – la magie de la parole dans sa déroute, chaque fois qu'elle s'inspire de ce qui est répété et heureux.

Nous n'avons que ce doré  
Nous n'avons que cette scène

Et la certitude est une lionne qui devance, avec ses lionceaux, la carriole de la poussière.

Ouvrage réalisé  
par le Studio [Actes Sud](#)

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako  
[www.isako.com](http://www.isako.com) à partir de l'édition papier du même ouvrage.